

Lacan Quotidien



N° 868 – Lundi 10 février 2020 – 17 h 29 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Cri

EN AVANT

Entretien avec Paul B. Preciado

par François Ansermet et Omaïra Meseguer

& *coda*

LECTURES

**Du moins à profusion, du moins si ce n'est du vide, et toujours singulier
Sur *Cri-Cri*, la revue du Théâtre national de Marseille**

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs



Entretien avec Paul B. Preciado

par François Ansermet et Omaïra Meseguer, aux 49^{es} journées de l'ECF

Paul B. Preciado était l'un des invités de l'École de la Cause freudienne à l'occasion de ses journées annuelles, le 17 novembre 2019 au Palais des Congrès à Paris, pour une conversation. Celle-ci est précédée d'un exposé de l'invité devant les participants. Celui de P. B. Preciado, qui sera publié dans son prochain livre, ne permet qu'un bref entretien, que nous donnons ici à lire —La Rédaction.

François Ansermet — Paul, merci. Nous avons bien saisi que vous aviez d'abord quelque chose à nous dire !

Et c'est probablement un moment particulier, inaugural, que vous nous proposez. Vous avez commencé avec la métaphore de la cage. Il y a effectivement la cage du binaire, la cage de l'anatomie, la cage de l'épistémologie, la cage coloniale, la cage de l'identité, la cage de la norme... Et nous voilà dans la cage du temps : nous devons terminer à 16h28 !

La cage du temps, c'est aussi celle du temps présent. Que se passe-t-il dans le temps présent ? Le manifeste que vous venez de prononcer révèle à quel point le monde se transforme : une évidence dont on doit tenir compte. Le monde change parfois plus vite que notre capacité à le suivre, à le saisir. Le curseur du symbolique court plus vite que nous. Le réel risque de nous dépasser. Vous nous proposez une thérapie politique des préjugés ! En effet ! Je partage cette position qui, d'ailleurs, devrait être celle de la psychanalyse. Je pense que nous sommes nombreux ici à tenir à une pratique sans *a priori*, par-delà tout présupposé. Dire que le curseur du symbolique court plus vite que nous, ce n'est pas dire qu'il y a une crise du symbolique, que « tout fout le camp », le Père, l'Œdipe, etc., mais c'est dire au contraire qu'il s'agit de vivre dans cette dimension nouvelle.

Paul B. Preciado — Même si tout fout le camp ! Je suis d'accord avec vous, avec ce que vous dites. Mais tout de suite vous voulez quand même rattraper quelque chose...

F.A.— Je ne pense pas que je veuille rattraper quelque chose. Je pense au contraire qu'il y a un monde qui s'invente. La psychanalyse, c'est aussi une pratique de l'invention. C'est là qu'on converge : vous nous convoquez à une pratique de l'invention, à la responsabilité que nous avons de réinventer la psychanalyse, dans un monde auquel on participe. (*applaudissements*)

J'ai été frappé par un magnifique entretien que vous avez eu à Beaubourg avec Philippe Mangeot, ici présent, dans l'Observatoire des passions [juin 2018], autour de la passion d'être un autre. À un moment, vous dites qu'on vit un moment révolutionnaire, mais personne ne le sait.

P.B.P. — Exactement. C'est peut-être le moment de faire place aussi, je ne sais pas si les 3000 autres personnes qui sont là pourront s'exprimer.

Pour moi, me retrouver ici en tant que personne trans diagnostiquée par la médecine normative, une personne du genre non binaire, me retrouver devant vous, devant cette assemblée, c'est extrêmement important.

F.A. — Pour nous aussi !

P.B.P. — Exactement ! Et penser cette assemblée aujourd'hui comme une assemblée constituante, comme un mouvement et un moment transformateur. Effectivement, quand j'ai accepté votre invitation, quand j'ai été *inventé*... invité à venir ici avec vous...

Omaïra Meseguer — C'était ma question, pourquoi vous avez dit oui ?

P.B.P. — J'ai dit oui parce que je pense que vous avez une responsabilité sociale, historique et politique extraordinaire. Je pense que vous devez être présents dans le discours politique contemporain. Il y a les forces de la pharmacologie, des neurosciences ; je pense que vous allez pouvoir garder votre place et le lieu que vous avez inventé historiquement dans la mesure où vous serez capables d'entrer en dialogue et d'être en relation avec le présent, avec la radicalité politique contemporaine.

F.A. — Nous serons d'autant plus présents que, comme vous le dites dans votre livre, « la vie est un rêve et que les rêves font aussi partie de la vie ». Vous nous amenez là à une position très fortement politique à travers le discours que vous avez tenu, mais, dans votre livre, vous suivez aussi le fil du rêve.

P.B.P. — C'est vrai, les rêves sont très importants pour moi, mais pas les rêves confisqués, uniquement regardés au niveau de la psychanalyse, en tout cas au niveau d'une psychanalyse normative.

C'est vrai que, quand je dis « la psychanalyse », vous voyez bien que je ne parle pas concrètement de vous, parce que je sais que peut-être vous êtes déjà dans une démarche de transformation de votre pratique. Mais je parle des textes fondateurs de la psychanalyse et de l'institution psychoanalytique dominante.

C'est donc que quelque part je voulais aussi me réapproprier de mes rêves, et c'est d'ailleurs un rêve qui m'a apporté le nom que je porte aujourd'hui.

F.A. — En plus, si je ne me trompe pas, ce rêve était le 16 novembre 2016. Là, on est juste un jour après le 16 novembre, nous sommes le 17 novembre, et je trouve étonnant que cet entretien ait lieu à cette date, que ça marque cette étape, que ça la ponctue...

P.B.P. — Je voudrais vous transmettre à quel point on vit un moment révolutionnaire. On est en pleine mutation de cette épistémologie de la différence sexuelle. Vous ne pouvez pas continuer à pratiquer la psychanalyse ni comme pratique discursive ni comme pratique clinique comme si on était au milieu du XIX^e siècle – même pas dans les années 1950 où Lacan travaille. Il faudrait prendre en considération le fait qu'on est en train de vivre une révolution. Je vous invite, si vous voulez, à descendre de ces divans patriarcaux, bourgeois et coloniaux, à sortir de ce qui a été installé par Freud puis par Lacan, et de nous rejoindre dans une révolution active aujourd'hui, dans toutes ses dimensions.

F.A. — Donc vous nous invitez au contemporain, qui est aussi l'inactuel ! Donc à faire entrer l'inactuel dans nos pratiques.

Je termine donc avec une citation de Paul B. Preciado – vous ! –, page 243 d'*Un appartement sur Uranus*. Vous écrivez : « Je ressens un certain vertige ». Je crois que vous nous avez bel et bien amené un message où ce vertige sera désormais au travail !

Transcription par Lily Naggar, relue par les auteurs.

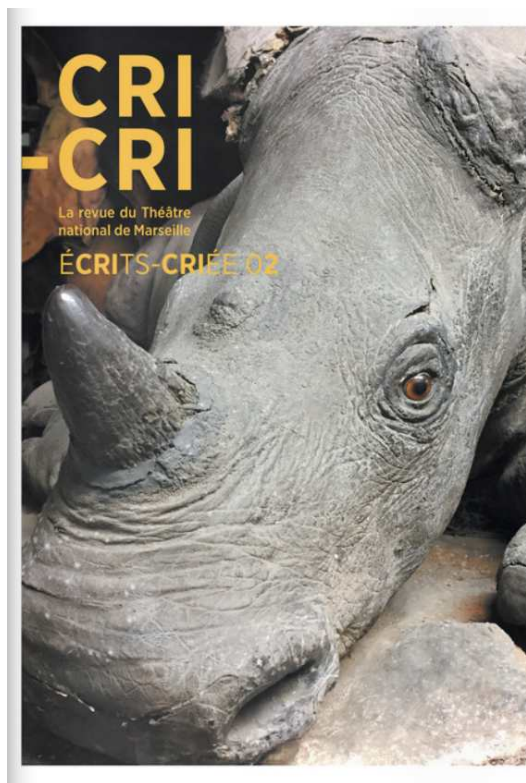
Coda par François Ansermet et Omaïra Meseguer

Suite à une rencontre avec Paul B. Preciado

Nous étions deux avec lui. L'idée était de discuter, il a choisi de lire un manifeste. Les jours qui ont suivi, il nous est arrivé de nous référer à « l'entretien qui n'a pas eu lieu ». Ce qui est faux. L'entretien a été bref, mais nous l'avons accueilli comme tel.

Le « Rapport pour une académie » de Franz Kafka a été sa manière de nous interpeler. Certes, Paul B. Preciado a commencé par mettre tous les psychanalystes dans la même cage. Il faut bien reconnaître qu'il existe des courants qui sont pris par certaines tendances conservatrices, réificatrices, auxquelles son manifeste répond. Il nous a appris récemment que le texte sera publié dans son prochain livre.

Dans l'après-coup de ce court échange, nous soutenons que la pratique de la psychanalyse, œuvre toujours ouverte, se doit de faire accueil aux changements dans la société, de façon subversive, sans cesser de les interroger. Elle est vivante, en tant qu'elle se réinvente selon l'heur et à l'heure des « défis » qu'elle rencontre.



Du moins à profusion, du moins si ce n'est du vide, et toujours singulier Sur *Cri-Cri*, la revue du Théâtre national de Marseille

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

D'une scène l'Autre

Le théâtre est le cœur de *Cri-Cri*. Avec Macha Makeïeff (*Cri de La Criée*, théâtre de Marseille) et Lacan (*Cri d'écrits anciens et nouveaux*), Hervé Castanet, rédacteur en chef, installe « La revue du théâtre national de Marseille » et, sur le gril, se voue à mettre en lumière des artistes et des œuvres, littéraires, théâtrales, plastiques. Il parie que ces pratiques, chiffrées, voilées, exposées, ces « gestes » (1, p. 210) vont devenir, dans et pour le champ freudien, structuré par la présence intermittente de « l'Autre scène », des sortes d'aimants, repères comme autant de bornes-mystères, compactes, capables de tendre, distendre ou proprement nouer les lignes de vie qui portent l'écriture plurielle de la revue.

Cigale ou mante religieuse ? Insolite, *Cri-cri* crisse aux oreilles curieuses des lecteurs. Soit l'objet d'abord : les volumes s'imposent avec des douceurs inattendues car opposées, extérieur mat, intérieur glacé. Il se crée ainsi un lieu propice aux vibrations, digitales, mais de chair, de l'étrange langue supplémentaire du silence, condition de la lecture. Inspirée pour sa part mortelle par la Sybille, non d'Érythrée, mais de Cumès, cette langue résiste à « la mesure du vraisemblable » – Socrate dit à Phèdre quel tranquille mépris il lui voue comme à la science « un peu grossière » qui s'en contente. S'il peut arriver que la langue s'émancipe assez de l'objet-livre au point d'en être un autre – « langues imparfaites en cela que plusieurs », profère Mallarmé – elle est confrontée à ou plutôt mise en valeur par au moins une autre langue, celle, basse discontinue et obstinée, des questions, ces questions simples, au ras du plus quotidien que le psychanalyste pose à l'artiste, non pour lui arracher une vérité quant à ce qu'il veut et fait, mais pour qu'il ou elle puisse aller au bout de ce qui

peut s'en dire quant à la fin et aux moyens d'y parvenir. Car la revue, décidément dans la compagnie de *Phèdre*, ne succombe pas à la tentation de la sieste méridienne, ce qui ferait bien rire les cigales, qui sont la réincarnation sublunaire de ces hommes qui aiment le Beau jusqu'à en mourir. Il convient au contraire, ces cigales, de les tenir en éveil par de belles conversations qu'elles iront rapporter aux Muses dispensatrices de bonnes grâces à qui les loue (p.259). Il s'agit de faire de *Cri-Cri* un lieu, un creuset, une adresse, une oreille, une bouche, un lien, dix mille liens.

Points d'appel

Deux livraisons déjà, en volumes in-quarto, sont à la hauteur du pari. Sous l'égide du portrait photographique d'un mammifère s'arrachant au néant de la sidération pour nous considérer, le cortège s'ébranle et brinquebale, nous emmenant avec nos solitudes au fil d'un hasardeux pêle-mêle, habité et arc-bouté contre tout ce que l'univers comporte en fait de hordes, de foules, de cohortes, troupes, troupeaux, hardes, populations et autres pelotons. Des noms distincts et distingués se pressent, s'invitent ou se repoussent dans un espace infini et pas moins tactile qui dompte l'avidité des yeux en y arrimant les mains. Shakespeare, oui mais c'est pour exhumer les édulcorations que la scène française lui imposa au XVIII^e siècle, la dérive de l'encensoir romantique, et aujourd'hui, montrer comment *La Tempête* est l'envers de *Macbeth* ; Molière, pour dire « l'illimité du désir féminin » (p. 87), Boulgakov (qui tant aimait Molière), pour *La Fuite* que Macha Makeïeff met en scène, Chéreau et Koltès, mais aussi Zola, Lewis Carroll, etc. C'est la question des genres, avec l'abbé de Choisy, Christophe Honoré entre autres. Des noms s'exposent et s'enregistrent dans des constellations, s'y ajoutent d'autres noms dont rien ne garantit la pérennité sinon ce qui s'est énoncé, fait date et interprétation dans le contexte de ce mobile au gré du vent des pages qui tournent, qui scandent le temps archi-propre à chacun, l'*extime* entre tous, dont chacun, artiste mais aussi lecteur et pourquoi pas les deux, façonne comme son objet perdu et toujours misé, jamais remisé, jamais le même.

En effet, si la psychanalyse a un mot d'ordre, ce n'est pas *en rang deux par deux*, ni ne marchez, ni ne rompez, et de repos, pas davantage. Une locution existe, qui n'est pas d'ordre, mais de réception : *un par un*.

C'est donc l'infatigable et professeur Hervé Castanet qui du four au moulin anime cette revue, décidé à donner faim et soif à la compagnie qui toujours risque de s'éteindre dans la déploration accablée du trop de livres, trop d'articles. C'est le pacte renouvelé avec un savoir en moins, qui dépossède, interroge, relance. C'est faire de la question suppliciente du temps qui fait symptôme, une allure spécifique, dont le défaut d'instinct nous dépossède et qu'il nous faut recréer pour nous tenir et nous y tenir. Plus nombreuses s'accumulent les fragiles frontières de chaque moi irréductible — écrivant, traduisant, mettant en scène, dessinant, photographiant, filmant, éclairant, montant, peignant, chorégraphiant et dansant, exposant, performant, scénographiant, vagabondant (cf. n°1 p. 128), travaillant & *jouant*, choisissant toujours « autre chose de plus dur » que « le désespoir ordinaire » —, plus la psychanalyse a chance d'augmenter la finesse de ses cartographies élastiques et sa capacité d'accueil des objecteurs de tout poil « à cette réduction au plus petit dénominateur commun de l'abstraction langagière » (p. 108), tache au front de notre époque dont *Cri-Cri* rehausse les couleurs.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI